



Pellerin Henri : Né le 13-08-1852 à Quimper (Saint-Mathieu) ; 1876, prêtre, professeur à Pont-Croix ; 1891, recteur de Beuzec-Cap-Sizun ; 1901, recteur d'Audierne ; 1907, curé doyen de Saint-Renan ; 1910, retiré à Pont-l'Abbé ; décédé le 21-07-1914.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1914 p. 512-515.

C'est une physionomie qui disparaît. Elles sont diverses et très variées, les physionomies, dans le clergé. Ce qui caractérisait M. Pellerin, c'était la bonté, l'aménité, l'affabilité constante. Tel on l'a vu enfant, à Quimper, ou pendant ses études à Pont-Croix, tel on a pu le connaître comme séminariste, maître d'étude à Saint-Pol de Léon ; professeur dans ce Petit Séminaire de Pont-Croix qu'il a tant aimé (1876-1890) ; recteur à Beuzec-Cap-Sizun (1891-1901), puis à Audierne (1901-1907) et ensuite curé-doyen de Saint-Renan (1907-1910) ; ces quelques lignes retracent tout son *curriculum vitae*.

Les années qu'il a passées dans le professorat sont celles où l'on a le mieux pu apprécier ses qualités : bonté pour ses élèves, jovialité paternelle, souci constant de la discipline, enseignement sérieux basé sur le travail personnel, goût littéraire affiné et sûr, acquis par d'abondantes et fructueuses lectures. — Il fut, plusieurs années durant, le directeur de la Congrégation de la Sainte-Vierge, et là, sa piété et son zèle trouvaient un libre champ pour la formation spirituelle des élèves d'élite qui formaient son petit troupeau ; on sentait bien qu'il y mettait toute son âme de prêtre.

Dans ce travail d'apostolat, il avait de quoi tenir. Il était, en effet, le neveu de Monseigneur Pellerin, évêque de Biblos, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, l'habile diplomate auquel la France doit la possession de cette belle colonie ; et notre jeune prêtre, fier de cette parenté, avait le cœur trop haut placé pour ne pas comprendre que noblesse oblige, et que le dévouement est la vertu et la joie des grandes âmes.

Nulle part ne se manifestent mieux que dans la vie intime nos défauts et nos qualités. Dans les rapports quotidiens entre confrères, se montraient admirablement la bonté de notre ami et la richesse de son esprit. Sa conversation était enjouée, charitable, intéressante, instructive, jamais pédante ; son commerce agréable et très recherché. Plaisanteries, taquineries de bon aloi le trouvaient toujours prêt à la riposte, sans que jamais on le vit se départir de son calme et de sa bonne humeur. Pendant quatorze ans, il n'a eu dans cette maison que des amis, remplis pour lui d'estime et de vraie affection. Il avait, dans ce laps de temps, parcouru tout le stade de l'enseignement secondaire, depuis la Septième jusqu'à la Rhétorique, qu'il enseigna pendant quatre ans.

Après avoir rempli ce laborieux et fécond ministère, il fut nommé recteur de Beuzec-Cap-Sizun. De toutes les paroisses qui lui furent successivement confiées, ce fut, sans contredit, celle qu'il affectionna davantage. Il s'attacha à ce coin de terre, à ses landes incultes, à ses hautes falaises, à ses rochers gigantesques, à ses vastes horizons de mer ; mais plus encore, il aima l'église avec son beau clocher, il s'employa à la restaurer et à l'embellir ; et par-dessus tout, il aima, de tout son cœur, cette population simple et laborieuse, docile et pieuse ; il lui prodigua sans compter tout son dévouement,

et sut gagner les cœurs de ses paroissiens par la grande bonté et l'exquise charité qu'il apporta dans ses rapports avec eux. Il entreprit là et conduisit à bonne fin une œuvre importante, en construisant pour l'école des Sœurs de nouveaux bâtiments dans un endroit beaucoup plus accessible el, partant, beaucoup plus favorable que l'ancienne maison au recrutement des élèves et à l'assidue fréquentation des classes.

C'est à Beuzec que M. Pellerin eut la douleur de perdre son vieux père, ce bon et digne vieillard, pour lequel il professait une vénération et une affection si profondes. Et ce fut le commencement de ces grands chagrins de famille, qui ébranleront coup sur coup ce cœur si délicat, et qui, plus sûrement que le travail et que les fatigues du ministère, ruineront avant le temps tout son être physique et le condamneront à une retraite prématurée.

De Beuzec à Audierne, la distance est vite franchie ; mais le milieu change considérablement. Parmi cette population de marins-pêcheurs, d'ouvriers, d'usiniens et de commerçants, la tâche de pasteur devenait plus difficile. En s'y consacrant de toute son âme, il sut éveiller autour de lui beaucoup de sympathies, susciter des collaborations précieuses et acquérir bien vite une large et profonde influence. Cependant son cœur souffrait ; dans son ardent désir d'atteindre toutes ses ouailles, il ne pouvait considérer sans tristesse l'église d'Audierne si chétive, si pauvre, si déplorablement insuffisante, où s'entassait à grand 'peine chaque dimanche une trop faible partie de ses paroissiens. Il eût voulu à tout prix la remplacer par un édifice plus digne de Dieu, plus vaste et plus commode pour les fidèles. L'entreprise était ardue ; il ne recula pas cependant devant la tâche ; il n'épargna ni son temps, ni ses pas, ni sa peine ; plus d'une fois il se crut à la veille de réussir ; mais il dut finalement renoncer à triompher du mauvais vouloir de quelques-uns et des inerties administratives.

— L'œuvre devait heureusement être reprise en ces dernières années par un de ses successeurs, dans des conditions très différentes, sinon moins difficiles ; et l'on ne saurait dire avec quel bonheur, avec quel intérêt, M. Pellerin en suivait de loin le rapide développement et s'apprêtait à en saluer bientôt le complet achèvement !

A ce prêtre d'esprit si distingué el si judicieux, d'un dévouement si grand et si surnaturel, convenait assurément des fonctions plus hautes. Aussi ne larda-t-il pas à être nommé curé-doyen de Saint-Renan. Au milieu de cette chrétienne population du Léon, son zèle ne se ralentit pas un seul instant ; bon pour tous ses paroissiens, toujours accueillant et aimable pour ses confrères, il réserva le meilleur de son cœur et de sa charité pour les pauvres, les vieillards, les malades des hospices, et pour les enfants des deux écoles libres, qu'il maintint si florissantes. Une chose toutefois étonnait le bon Curé : dans cette paroisse foncièrement chrétienne, la dévotion à saint Ronan était presque tombée en oubli ; la Cornouaille semblait avoir accaparé le culte du saint ermite, et les *grandes troménies* célébrées en son honneur à *Locronan-Koat-Névet* n'éveillaient aucun écho dans le pays de *Locronan-ar-Fank*, première résidence de l'apôtre. M. Pellerin eut à cœur de ranimer cette dévotion presque éteinte : par l'éclat nouveau donné à la fête patronale, par de splendides cérémonies, par des prédications appropriées, il remit en honneur, dans l'âme el dans la vie religieuse de ses paroissiens, le culte de leur glorieux patron. Cependant,

M. Pellerin se sentait fatigué. Cruellement éprouvé, à ce moment même, dans ses plus chères affections, il était, de plus, profondément atteint par un mal intérieur. Alors, avec cette raison calme et réfléchie qui gouverna toute sa vie, il envisagea sans trouble le sacrifice que son devoir lui imposait. Au grand étonnement de ses confrères et de ses paroissiens (car les apparences extérieures n'avaient guère changé), il donna sa démission et se retira dans l'asile des Dames Augustines Hospitalières de Poul-l'Abbé, uniquement préoccupé de s'y préparer à la mort. Lui, cependant, avait vu juste : il était à peine entré dans cette maison, qu'il était terrassé par une congestion, à laquelle il n'échappa qu'à grand 'peine et à demi paralysé.

Tertiaire de saint François, et fidèle à l'esprit de son maître, il faisait bon visage à la mort, il l'appelait de ses vœux et la saluait comme une sœur. Elle vint, en effet, non pas immédiatement, comme il avait souhaité, mais après trois ans et demi d'une lente et pénible existence, admirablement sanctifiée par un grand esprit de foi, de résignation et de sacrifice, par une ardente piété, par une régularité édifiante et par l'exercice d'une charité qui, pour être discrète, ne se révélait pas moins abondante et généreuse.

Brusquement, le mardi 21 Juillet, pendant qu'il était à table, une nouvelle congestion se déclara ; les confrères présents se portèrent à son secours, et eurent à peine le temps de lui donner l'absolution et de lui administrer rapidement l'Extrême-Onction.

Les obsèques ont été célébrées à Pont-l'Abbé le jeudi 23, à Quimper le 24, au milieu d'une affluence considérable de confrères et d'amis, qui témoigne des regrets qu'il laisse, et de l'estime et de l'affection qu'il avait su se concilier.

*Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 31 Juillet 1914 p. 512.*